

LE CONSEILLER DES FEMMES.

SOUFFRANCES DE FEMME.

Etre libre ! voilà , pour tous les êtres , la première condition du bonheur. L'homme jouit de toute sa liberté ; aussi l'homme est-il plus heureux que la femme !

Comment donc , de bonne foi , oser comparer la destinée des femmes à celle des hommes ? Comment , sans une froide ironie , balancer ces deux parts inégales de bonheur ? La condition du maître ressemble-t-elle à celle de l'esclave ? Parcourez toutes les phases de la vie d'une femme , de son berceau à sa tombe , que trouvez-vous ? *Soumission et esclavage !*

Enfant , on lui enlève toute sa spontanéité ; on lui apprend à baisser les yeux , on lui apprend à rougir .

Jeune fille , elle n'est libre ni des mouvemens de son corps , ni des mouvemens de son cœur . Grâce à l'immoralité qui court les rues en frac ou sous le satin , elle ne peut sortir que défendue par la présence de sa mère . On règle toutes les impressions de son ame , on fausse son jugement , on éteint sa joie , on note son langage , on

émousse, on énerve son enthousiasme et son admiration en lui posant les prétendues limites de la convenance et du bon ton.

Aime-t-elle? Dans la souffrance de son cœur, elle est obligée d'attendre que celui qu'elle aime le devine ou se déclare. Sinon, ce secret doit mourir en elle ou la faire mourir. Et pourquoi, je vous le demande, ce secret de la jeune fille n'éveillerait-il pas dans l'âme honnête du jeune homme aimé le tendre sentiment que fait naître une semblable déclaration dans le cœur de la femme. Pourquoi donc toujours à nous toutes les prérogatives? Pourquoi? oh! Je vous entends d'ici, froids et moraux censeurs... La pudeur!... mais ce mot, c'est vous qui l'avez inventé pour voiler votre impudicité.

Nous avons vu la jeune fille, voyons la femme! Elle n'a fait souvent que changer l'esclavage du toit paternel contre l'esclavage de sa propre maison. Heureuse encore quand elle n'a pas réuni sur sa tête ces deux jougs à la fois! Mais, admettons-le : elle n'est plus en la puissance de parens qui sans la comprendre, ont torturé, enchaîné sa nature; elle est sous la domination d'un homme qui, le plus souvent, soit par ignorance, soit par faiblesse, soit par condescendance aux usages établis, refoulera tout le développement moral que, jeune fille, elle avait rêvé dans l'hymen. Elle vivra donc étouffée sous une autre cloche pneumatique, l'âme rivée à la matière. Elle vivra esclave du monde, esclave des préjugés qu'elle sera souvent obligé de respecter tout en les méprisant. A-t-elle trouvé, dans son isolement, des amis, des cœurs sympathiques, eh bien! la société qui ne croit pas à l'amitié pure et vraie entre deux êtres d'un sexe différent, la société qui ne touche rien sans le souiller, la société viendra flétrir ce noble sentiment, déshonorer

cette femme dans son ami. Que de plaies encore à révéler ! Que de larmes sont refoulées dans ses yeux ! Que de souffrances couvent sous l'épiderme !

Ce n'est point assez que la société dans ses lois injustes, étranges et bizarres, nous ait accordé l'impunité pour les actions les plus attentatoires à la paix, au bonheur des ménages. Ce n'est point assez que les plus licencieux désordres ne nous fassent rien perdre de cette considération que le monde retire si vite à la femme qui, dans l'abandon et l'oubli de son époux, s'est une fois rendu complice de son cœur souffrant et incompris jusqu'alors. Non, ce n'est point assez pour nous. Connaissant la route du vice, nous entourons notre compagne, notre victime, veux-je dire, de tous les liens que nous supposons nécessaires pour qu'elle n'aille pas se perdre où nous nous sommes perdus. Nous la voulons vertueuse et nous ne voulons partager avec elle aucun des sacrifices qu'impose la vertu. Et cela existera ainsi tant que les hommes ne trouveront pas au sein du foyer domestique les jouissances du cœur, les délassemens de l'esprit, qu'ils vont plus tard et vainement chercher ailleurs. Cela sera ainsi tant que la femme ne sera pas l'égal de l'homme. Domaine de l'intelligence, sympathies du cœur, tout doit être partagé.

Vous parlerai-je de la femme devenue mère ? Et c'est pourtant là son lot le plus beau, son lot le plus heureux. Elle l'achète avec mille souffrances, elle l'achète au péril de sa vie. La voilà esclave de son enfant, jusqu'à ce que l'enfant le devienne à son tour ; la voilà, et la nuit et le jour, esclave de ses devoirs, esclave de son cœur.

Puis, la nature qui la fit si belle et si brillante dans son printemps, par un raffinement de cruauté, par une amère raillerie défait peu à peu son plus admirable ouvrage,

enlève à sa vieillesse la noblesse et la dignité qu'elle laisse à l'homme, beau jusque dans ses cheveux blancs, jusque dans ses derniers jours. Voyez, comme la voilà changée ! Cherchez donc les gracieux contours de ses joues, les roses de son teint, le sourire de sa bouche, cherchez ! Partout des rides, de profondes cavités sur cette peau si blanche autrefois, si rugueuse aujourd'hui. C'est vraiment une chose bien triste au cœur, lorsqu'on a encore sa mère, de penser que sa vieillesse pourra faire dire un jour avec pitié, si ce n'est avec dégoût ! Oh ! la pauvre vieille femme !

Ce douloureux et véridique tableau n'a pas besoin pour ressortir du contraste choquant des jouissances que l'homme peut goûter, en restant même renfermé dans une raisonnable indépendance d'action.

E. Buisson

SOUVENIRS MARITIMES.

Il y a dans l'aspect d'un vaisseau de guerre, quelque chose d'impérieux, de puissant, qui entraîne et subjugué ; la première fois que je parcourus ces immenses batteries, avec ces canons alignés à droite et à gauche, je fus frappée de cette émotion religieuse, que donne tout ce qui est grand et majestueux ; mais quand de longs voyages m'eurent familiarisée avec la poésie de la vie maritime, je ne pus jamais voir un vaisseau sans éprouver des battemens de cœur, un gonflement de poitrine, une plénitude de vie, que je ne puis expliquer. Heureusement ! car, si je pouvais l'analyser, je ne la sentirais plus, et j'en veux encore !...

Ceux qui connaissent tout ce qu'il y a de dramatique dans l'existence des marins, comprendront facilement

mon enthousiasme. — Il y a quelque chose de si merveilleux dans cette vie entre le ciel et la mer , de si aventureux , de si insolite dans les événemens qui la complètent, que les êtres les moins impressionnables en ressentent l'influence. — Là , tout prend un caractère nouveau et puissant : un coup de canon annonce le lever et le coucher du soleil ; un roulement de tambour, l'heure des repas ; un coup de sifflet , les manœuvres. — Et ce bon sommeil , commencé au bruit des vagues , interrompu par le quart pris et quitté , recommencé avec la délicieuse idée que vous n'êtes plus dans une prosaïque chambre à coucher , solidement exhaussée à vingt pieds du sol , mais bien dans une étroite cabine où vous avez un hublot de six pouces pour fenêtre , et un canon pour pupitre ! — Et toutes ces figures hardiment dessinées qui vous entourent , comme elles occupent bien les regards et la pensée ! c'est qu'ils ont tant vus , ces hommes brunis par tant de climats ! il y a tant d'énergie dans leur langage pittoresque ! — Et quand on songe que ces êtres pleins de puissance , obéissent à un coup de sifflet , expression d'une volonté , et qu'à son tour l'immense machine qui les porte , va subir l'impulsion de cette volonté , et se mouvoir à son gré. Oh ! il y a là , pour moi , la révélation d'une langue , d'une poésie , de tout un monde !

Lorsqu'il était tout-à-fait fashionable d'aller manger des dattes à Babelouët, dessiner le marabout du cap Caxin , et cueillir du jasmin à la Casauba , il me prit fantaisie de suivre la mode du moment , et d'aller augmenter le nombre des curieux qui affluaient à Alger. Je m'embarquais à bord de la Circé , jolie frégate commandée par mon oncle G. D. qui était en partance de Toulon , les derniers jours d'avril 1831.

Nous étions à bord depuis deux jours , attendant l'ordre de mettre à la voile , lorsqu'un matin nous vîmes arriver dans la *poste aux choux* qui revenait de la ville , un petit homme , gros , gras , à la figure insignifiante et commune ; son front bas , était couvert d'une petite per-ruque blonde , surmontée d'une casquette de loutre , le tout fixé sous le menton par un mouchoir d'indienne ; une redingote à la propriétaire d'une fort singulière couleur , complétait cette jolie toilette. Au moment où la chaloupe accosta , le patron voulut lui aider à monter aux tireveilles ; mais à notre grand étonnement , le petit homme s'élança d'un bond , par le sabord d'arcaste , et en peu de secondes , nous montra sa tête par le grand panneau : « Je n'entre jamais à bord que par-là , nous dit-il , « allez , on connaît ça ! » — Où est le commandant , demanda-t-il à M. B. , lieutenant en pied , alors de garde. — je le remplace aujourd'hui. — Alors , lisez ce chiffon , lui dit-il , en lui tendant un papier , c'est un ordre de ce bon enfant d'amiral , pour me donner passage à bord de vous. — Vous vous y prenez un peu tard , monsieur , vous serez mal logé , nous avons beaucoup de troupes..... — Et qui est-ce qui vous parle de logement ? Un coin du pont et mon caban , voilà mon affaire. Allez , mon brave , on connaît ça ! — On arrima son bagage , et au coup de canon il dormait déjà , appuyé contre le porte-manteau de la grande yole enveloppé dans son caban. Son ordre d'embarquement portait le nom de M. Pierre-Allard , interprète en second de l'armée d'Afrique , se rendant à Palma.

Le lendemain , le temps était beau , il ventait petit frais , la frégate était établie sur la bordée de tribord , et , à moins d'accident , on ne devait pas changer d'amures avant le soir. — Tout l'équipage était sur le pont ; les

bossoirs et les bastingages , étaient couverts de matelots , les uns s'occupant à des travaux du bord , les autres tressant de la paille pour leurs petits chapeaux pittoresques. Les aspirans , les octans en main , prenaient les hauteurs de la lune et du soleil , le lieutenant dessinait , les autres officiers partageaient les coussins sur lesquels mon oncle gravement assis à l'orientale , mâchait son opium avec un recueillement vraiment religieux. M. Pierre-Allard , enveloppé dans son caban , la tête couverte d'un gros bonnet catalan , le dos appuyé contre la drosse de tribord , préparait un haim qu'il garnissait d'une bouette , comptant se donner le tranquille plaisir de la pêche , aussitôt que le soleil serait assez haut. — Dites-donc , commandant , voilà vos matelots drôlement occupés là-bas , à faire des queues de rats et des épissures , et il ne voient pas cette drisse qui ne tient pas au laquet , dit-il , en indiquant du doigt la drisse du pavillon qui flottait , au lieu d'être retenue par en bas. — Diable , répondit mon oncle , en jetant un regard scrutateur sur M. Allard , vous en savez long ; il faut avoir l'œil joliment exercé pour s'apercevoir de cette négligence , d'ailleurs sans conséquence. — Hé ! hé ! dit le petit homme en clignant ses yeux vérons : on connaît ça , allez , j'ai eu pendant trente ans mes lettres de marque , et tout ce que j'ai trouvé , à la longueur d'une course à l'aviron ou à la voile , je l'ai pris , coulé ou brûlé ; mais il est vrai , que j'avais un équipage de marsouins qui y voyaient des deux yeux. — Oh ! oh ! fit mon oncle , vous êtes donc le fameux corsaire Allard qui....—Celui-ci souleva modestement son gros bonnet catalan.

« Je m'étais fais un type de Corsaire d'après le célèbre Bavastro , que j'avais vu chez M. Mimault , notre consul à Constantinople. Sa haute stature , sa figure d'aigle , m'a-

vait paru devoir être le modèle de tous les corsaires possibles. Qu'on juge de mon étonnement, en trouvant sous l'enveloppe ignoble de M. Allard, le plus redoutable écumeur de mer du monde connu !

« Parbleu ! commandant, vous étiez au cap, quand j'ai fait ma dernière campagne dans le sud, continua M. Allard, c'est là où j'ai si bien genopé M. Bowrring, le général Anglais.— Il allait faire de la musique tous les soirs chez une milady qui demeurait assez avant dans le district, et il emmenait toujours ses deux aides de camp. Moi, j'étais dans les eaux du cap depuis quarante-huit heures, sans oser aller à terre pour faire de l'eau ; il y avait à l'ancre un gros sabot de frégate hollandaise, qui me vexait d'une manière un peu soignée.— Ma foi, un soir, à la brune, je fais mettre la grande chaloupe à la mer, je garnis mes damnes avec des peaux de moutons, et je m'embarque avec dix de mes hommes. Mes canotiers nageaient si bien, que vous auriez entendu voler une mouette.— Nous arrivâmes à la source, et grâce à la nuit qui était devenue noire en diable, nos barriques furent remplies et réembarquées ; nous allions repartir, lorsque je m'aperçus qu'il me manquait un homme !— Où est Borée ?— Personne ne l'avait vu.— Embarque ! tant pis pour lui, je n'attends pas. Le patron, appuyait déjà sur sa gaffe, lorsqu'un petit cri qui était particulier à mon équipage, se fit entendre près de la source que nous venions de quitter ; je sautais à terre en répondant au signal, et j'arrivais à un halier de Thérébinte, où Borée, couché à plat ventre, me fit signe d'en faire autant ; je mis l'oreille contre terre, et je distinguais le bruit régulier d'une petite troupe à cheval ; je retournais à la chaloupe, je fis débarquer six de mes hommes. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous étions armés jusqu'aux

dents , et nous nous cachâmes dans le hâlier ; le sentier que suivait les cavaliers , passait à deux pas du lieu de notre embuscade. — Attention ! dis-je à mes hommes , et quand je dirai : accoste ! sans bruit , sans blesser personne , jetez le grappin ; et embarque. A peine , avais-je fini de donner mes ordres , que la petite troupe parût à l'entrée du bosquet ; elle se composait du général Bowrring , ses deux aides de camp , et deux domestiques. En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter , nous étions sur eux , le pistolet à la gorge. L'attaque fut si brusque , qu'ils ne purent se défendre ; nous abandonnâmes les chevaux (belles bêtes ma foi !) , et toujours le pistolet à l'oreille , j'embarquai ma prise , et regagnai mon bord , sans avoir été aperçu. Je fis lever l'ancre sur le champ , et quand nous fûmes à une honnête distance , j'offris à souper à mes prisonniers , qui acceptèrent volontiers ; au dessert , nous traitâmes de leur rançon. Un général, ça vaut gros ! mais je fus raisonnable. — Voici comment je m'y pris pour me faire payer. — En quelques heures , ma yole fut repeinte , et mes canotiers revêtus de l'uniforme anglais , (nous autres corsaires , nous avons toujours un magasin de costumes) , munis d'un bon de M. Bowrring , ils furent à terre , et revinrent avec la somme , avant qu'on se fut aperçu de la disparition du général. A leur retour , j'embarquai avec ma prise , et allai la mettre à terre à dix-huit milles de l'endroit où je l'avais faite ; nous nous quittâmes en fort bons termes , et je suis sûr que le général Bowrring se souvient encore de moi. »

« Une chose m'étonne , dit mon oncle à M. Allard , lorsqu'il eut fini son récit , c'est qu'après avoir couru les mers pendant trente ans et fait des prises immenses , vous avez été obligé d'accepter la place ennuyeuse et les

minces émolumens d'interprète en second. — Ah je vais vous dire, répondit M. Allard en soupirant : J'avais à Calcutta un joli petit assortiment d'or en briques et en barre, et des pierreries à plein sac : voulant renoncer à la marine, (ici mon oncle fit la grimace) je résolus de rapporter mes richesses en France, j'armai une corvette, je la lestais avec mes précieux tonneaux, et avec un bon équipage de Lascars, je partis; il y avait quinze jours que je tenais la mer, par le plus beau temps du monde, lorsqu'un matin nous signalâmes une frégate anglaise qui s'apprêtait à nous donner la chasse. Pour la première fois peut-être je ne voulais pas courir les chances d'un combat; je fis force de voiles, et nous la perdîmes de vue. Je me croyais hors de danger, lorsque quelques heures après nous la revîmes sous le vent; je courus quelques bordées, moins pour lui échapper, ce qui devenait impraticable, que pour atteindre un groupe d'îles que je savais à peu de distance, et où j'étais sûr qu'un bâtiment tirant plus d'eau que ma fine corvette, ne pourrait aborder. Un peu avant la nuit, une légère brise de terre m'annonça le voisinage des îles. Je fis mettre la chaloupe à la mer, j'embarquais mes tonneaux et ne pris avec moi que trois de mes Malais; à la faveur de la nuit nous abordâmes à une des îles; je cherchais autant que l'obscurité put me le permettre, l'endroit qui me parut le plus convenable, et aidé de mes indiens je fis une fosse assez profonde pour recevoir mon trésor; nous remîmes par dessus, le sable sec que j'avais eu soin de faire mettre à part, et l'œil le plus exercé n'aurait pu découvrir l'endroit où la terre avait été remuée. Cette expédition terminée, nous allions nous rembarquer lorsqu'il me vint à l'idée que mes coquins de matelots avaient mon secret! Ma foi je tirais

mon cric, et avant de me donner le temps de la réflexion, j'en jetais un à terre d'un coup dans la nuque ; le second était expédié, quand le troisième me saisissant au corps m'entraîna dans sa chute. Je lâchai mon cric en tombant. Alors s'engagea une lutte terrible. Après des efforts inouis, car mon adversaire était grand et fort, je parvins à le saisir à la bouche, et la déchirant de mes deux mains, il retomba et ne bougea plus, — je jetais les cadavres à la mer, et ayant bonne brise je retournai à bord. Le lendemain je fus attaqué par la frégate anglaise, défait et enmené prisonnier.

Quelques années après lorsque la liberté me fut rendue, mon premier soin fut d'aller à la recherche de mon île, mais soit que l'obscurité m'ait trompé sur les localités, soit qu'elles aient changées d'aspect, je n'ai jamais pu retrouver mon île.

« Je viens de faire un vœu à Notre-Dame-de-la-Garde ; je lui ferai faire une couronne en diamans si elle veut m'envoyer en rêve le degré de latitude où se trouve mon île. Aussitôt mon retour à Marseille, je monterai à sa chapelle pieds nus. »

Je ne saurai peindre le dégoût que nous inspira la niaise férocité de M. Allard ; mais il fut heureux pour lui et pour nous, qu'un bon vent nous permit de le débarquer à Palma plus promptement que nous l'avions espéré ; nous parlâmes long-temps du petit corsaire à l'encolure épicière, dont il paraît que le vœu n'a pas été écouté, car si vous êtes curieux de le connaître, allez à Marseille, vous rencontrerez à la Canebière ou sur le quai, M. Pierre Allard, avec sa perruque rouge, sa casquette de loutre et les poches de sa redingote pleines d'échantillons de sucre qu'il vend, en attendant que Notre-Dame-de-la-Garde lui fasse retrouver son île.

Jane DUBUISSON.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'INSTRUCTION

CHEZ UN PEUPLE LIBRE.

Chez un peuple encore dans l'enfance, l'ignorance n'a pas lieu d'étonner, elle doit céder peu à peu au besoin d'approfondir et de connaître, qui caractérise l'esprit humain : le temps apporte l'expérience des faits accomplis, seule base des sciences et des arts. Mais lorsqu'un peuple, après avoir traversé plusieurs siècles, ne s'est pas approprié les travaux du passé, lorsqu'il a mis en oubli tous les sentimens généreux, et qu'il dédaigne les connaissances amassées par les pères, malheur à lui ! car cette corruption et ce mépris sont les symptômes de chute et d'abrutissement que l'histoire nous montre toujours au déclin des nations civilisées.

Je vois dans un peuple au berceau une immense période à parcourir qu'on pourrait comparer à la vie d'un seul homme. La gloire est sa première passion, son premier amour ; la terre qu'il cultive suffit d'abord à ses besoins comme à ses plaisirs ; alors la force physique est la plus belle prérogative de l'homme ; il vit au sein de l'ignorance, et que lui servirait l'instruction quand des mœurs pures et simples suffisent pour diriger son cœur vers la vertu ? Bientôt à l'amour de la guerre, au bonheur de la vie champêtre, ont succédé des desirs nouveaux : la force morale sait commander et se faire obéir, l'inégalité des conditions fait des esclaves, la soif des richesses engendre des crimes, l'oisiveté pervertit les cœurs ; mais en même temps l'instruction fait des progrès, elle console doucement les opprimés, elle fait rougir les coupables et leur montre le chemin de la vérité. En la voyant ainsi se développer et se déve-

lopper et se répandre en même temps que la corruption, qui pourrait douter qu'elle ne soit le moyen suprême que le ciel nous a donné pour compenser les dangers de la civilisation. Il faut donc pour qu'un peuple arrive avec gloire à sa prospérité jusqu'à la fin de sa carrière, ou plutôt pour que sa carrière de gloire et de prospérité ne finisse jamais, que l'instruction soit toujours en rapport avec la perversité des mœurs; il faut qu'elle puisse fermer sans cesse les plaies mortelles à la société que les passions mauvaises engendrent et vivifient à chaque instant. Telle est la condition nécessaire, non-seulement au bonheur, mais à la vie d'un grand peuple.

En effet, on retrouve cet équilibre dans toute sa perfection aux époques de l'histoire ancienne ou moderne les plus glorieuses, soit par les prodiges des armes, soit par les chefs-d'œuvre de la littérature : le siècle des Périclès, le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV; et l'on peut voir aussi que la démoralisation avait fait place à l'amour des sciences et des arts dans les terribles révolutions qui ont englouti l'empire romain, qui ont vu s'évanouir la gloire de la Grèce, et qui ont ébranlé jusque dans ses fondemens l'antique monarchie française.

Vous tous qui avez senti profondément cette grande vérité, hâtez-vous d'agir, car déjà nous avons éprouvé les funestes effets d'une civilisation avancée jointe à l'ignorance de la multitude, vous pouvez le reconnaître dans tous les maux qui nous accablent; hâtez-vous, car vous serez aux prises avec un peuple devenu déjà incrédule et dédaigneux, avec une populace pauvre et abrutie par la corruption la plus dégoûtante.

GYMNASE ENFANTIN.

Depuis quelque temps un spectacle curieux et nouveau attire la foule au Grand-Théâtre ; chacun veut entendre et voir ces petits enfans qui , moralement guindés sur des échasses , jouent aux grandes personnes et singent la passion. Dressés avec talent, ils répètent bien la leçon qu'on leur a apprise , chantent avec mesure , se griment bien et sont , en toutes choses , de bonnes copies d'un excellent modèle. Avec cela on souffre à les voir , à les entendre. Cette nature qui devance l'âge est forcée , comme les fruits venus en serre chaude. On s'étonne des tours de force de ces jeunes êtres , mais on les plaint bien plus qu'on ne les admire. Il y a même quelque chose qui jure, lorsque leur ame exprime avec énergie des sentimens ignorés de l'enfance , et l'on se demande , où donc est la moralité de pareilles innovations ? . Certes , il faut avoir eu grande patience à torturer ces frêles intelligences pour les avoir amenées à d'aussi grands résultats , mais nous le demandons , n'eut il pas mieux valu les laisser se développer sans efforts dans leur sphère enfantine , au lieu d'en faire des avortons passionnés , véritables singes ou perroquets de coulisses , intelligentes marionnettes qui se meuvent par un fil qu'on ne voit pas , mais qui n'en existe pas moins. Pour nous , tout en applaudissant aux efforts de ces artistes mirmidons , nous désirerions que MM. Mouton et Castelli , qui les dirigent , se bornassent à leur faire jouer des pièces de leur âge et à leur portée . Ainsi , *le Bal d'enfans* , *la Reine de six ans* , etc. , et beaucoup d'autres pièces semblables , intéresseraient autant et plus peut-être que le *Mariage de raison* et

Valérie. En effet, n'est-ce pas une chose étrange que d'entendre une petite M^{me} Pinchon de dix ans, parler de ses enfans, de son amour, de... que sais-je enfin, est-ce que ces marmots-là ne parlent pas de tout? Pour nous qui ne vivons pas pour le moment présent, mais qui pressentons l'avenir, nous gémissons sur celui de ces pauvres êtres dont la vie s'use avant le temps et à qui il ne restera bientôt que des regrets.... Quel bonheur peut-on trouver à flétrir de jeunes ames vierges de passions? Quel principe moral peut porter à faire éclore prématurément des facultés toujours trop tôt développées? le vieillard qui joue au jeune homme se rend ridicule, mais l'enfant qui joue le vieillard ou le jeune homme, nous semble bien plus ridicule encore.

La directrice,

Eugénie NIBOYET.

Ce soir, à 7 heures, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, aura lieu, au bénéfice des Salles d'Asile, un concert vocal et instrumental où l'on entendra, sur le violon, le jeune Simon Schwaederle de Strasbourg. Mesdames Derancourt, Faure Boëris et M. Gustave Blès et Tilly s'associent par leur talent à cette œuvre toute de philanthropie.

—Le concert de M^{me} Derancourt, que nous avons annoncé, est irrévocablement fixé au dimanche, 6 avril. Cette matinée musicale, aura lieu, au foyer du Grand-Théâtre. Le goût de notre cantatrice a présidé au choix des morceaux qui seront chantés. Nos premiers artistes se sont empressés de mettre leur talent à la disposition de M^{me} Derancourt. Les noms de MM. Baumann, Cherblanc, George-Hainl, Luidgini et M^{le} Séguy, pour l'instrumentation; ceux de MM. Tilly, Gustave-Blès, Derancourt,

MM^{mes} Derancourt et Vadé-Bibre , sont de sûrs garants
des jouissances qui attendent , ce jour-là , les diletanti.

N'EST-CE PAS.

Avez-vous quelque fois pris des bras d'une mère ,
Un tout petit enfant au teint blanc et rosé ,
Et sur vos deux genoux , l'avez-vous eu posé
Comme une jeune fleur à la vie éphémère ?

Alors , vous avez dû , pour lui garder sa joie ,
Pour qu'il ne pleurât pas de se voir orphelin ,
Passer vos doigts furtifs dans ses cheveux de soie ,
Et plus blonds et plus doux que la soie et le lin.

Vous avez dû sourire à son sourire d'ange ,
Quand il a de sa bouche entr'ouvert le satin :
C'est tout un horizon qui s'éclaire et qui change !
C'est un bouton qui s'ouvre aux larmes du matin !

Et joignant vos deux mains autour de sa ceinture ,
Vous l'avez soulevé doucement , et soudain....

Oh ! ne la niez pas : cette caresse est pure :
Vous avez d'un baiser rougi son front blondin ?

Mais ce qui dût long-tems emplir votre pensée ,
Ce qui dût vous laisser un souvenir profond ,
Certes , c'est , j'en suis sûr , sa jeune ame élançée ,
Toute dans son regard dont vous vîtes le fond !....

L. A. BERTHAUD.

MM. Lepelletier et Comp^e , directeurs de *l'office-correspondance* pour les journaux français et étrangers , fondé à Paris depuis quatre ans , viennent de publier un *nouveau tableau statistique , offrant pour l'année 1834 , la nomenclature authentique de tous les journaux et écrits périodiques qui paraissent en France* , et dont le nombre s'élève à 608 feuilles publiques ; on ne saurait trop apprécier l'utilité de cette importante publication.

Léon BOITEL , gérant.

Lyon. Imprimerie de L. Boitel , quai St-Antoine , n^o 36.

Epreuve.